



## LE JOUG DU SEIGNEUR

---

« Chargez-vous de mon joug...  
car mon joug est aisé et mon  
fardeau léger. — »

*Matth. XI, 29-30.*

Mes frères,

Les premières paroles de notre texte semblent au premier abord bien peu en harmonie avec celles qui les précèdent et celles qui les suivent. Là, il s'agit de relèvement et de repos, et par suite de paix et de satisfaction : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, je vous soulagerai et vous trouverez le repos de vos âmes. » Ici, il est question de joug et par conséquent d'humiliation et d'assujettissement : « Chargez-vous de mon joug. » Elles ne sont pas moins en désaccord, ces pa-

roles, avec les maximes régnantes, et n'est-ce pas témérité, peine perdue que de les proposer aux hommes de notre temps ? Subir un joug ! quelle invitation dans un siècle où les idées de liberté, d'indépendance ont pénétré partout, dans la vie de famille comme dans la vie sociale, dans l'Église comme dans l'État !

Mes frères, ne nous arrêtons pas à cette impression : elle est superficielle et trompeuse comme beaucoup d'impressions premières. Prenons la parole du Maître et soumettons-la à la pierre de touche de la conscience et de l'expérience. N'en diminuons pas la force, mais essayons de l'éclairer et de l'expliquer ; ce sera le moyen le plus sûr d'en faire éclater la vertu. Il nous sera facile de voir que, si le service du Seigneur est un joug, ce joug, comme l'affirme le Maître, est « aisé » et le fardeau qu'il nous impose « léger », c'est-à-dire que cette servitude spirituelle est la vraie liberté.

Et d'abord, mes frères, le service du Seigneur est un joug ; nous n'avons aucune raison de dissimuler ce fait : comme chrétien, comme ministre de l'Évangile, nous sommes tenu au contraire

de le mettre en lumière, mais il faut le bien entendre.

Ce joug consisterait-il dans la soumission absolue et passive du fidèle à une autorité humaine, quel que soit le nom qu'elle porte et de quelque respect que l'ait environnée le prestige des siècles, concile ou synode, prêtre ou pasteur ? Non, car c'est de l'Évangile, c'est de Jésus-Christ que date l'avènement sur la terre de cette noble liberté spirituelle qui confère à tout homme le droit de former, de développer sa foi par l'étude attentive des Écritures et la contemplation du Seigneur et, quand il l'a formée, le droit de la maintenir envers et contre tous, le droit de répéter avec l'Apôtre <sup>1</sup> : « Peu m'importe d'être jugé « par un jugement d'homme, ... celui qui me juge, « c'est le Seigneur. — Je sais en qui j'ai cru. »

Le joug dont nous parle le Sauveur est celui-là seul qui vient de lui et qui nous lie à lui : « Chargez-vous de *mon* joug », dit-il ; c'est donc le sien et non pas celui d'un autre. Ce joug, c'est donc tout simplement l'ensemble des devoirs qui constituent la vie chrétienne ; c'est la

<sup>1</sup> 1 Cor. IV, 3. — 2 Tim. I, 12.

foi en la parole du Seigneur, la fidélité à ses commandements, la soumission de notre volonté à la sienne ; c'est l'imitation de sa vie humiliée et crucifiée : « Celui qui m'aime, a dit Jésus à ses premiers disciples<sup>1</sup>, garde mes commandements. — Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et me suive. »

Ce joug du Seigneur, une terrible réalité l'a rendu nécessaire, comme elle a rendu nécessaire la venue ici-bas de Celui qui nous l'apporte : la réalité du péché. Voici, la créature de Dieu, faite à son image, avait méconnu son Créateur, elle s'était écriée : « Rompons ces liens et jetons loin de nous ces cordes !<sup>2</sup> » Elle avait foulé aux pieds les promesses et les menaces de l'Éternel, elle s'était séparée de Dieu, égarée dans les sentiers du mal. C'est alors que le Sauveur a paru sur la terre pour « chercher et sauver ce qui était perdu. » Fils éternel de Dieu et représentant fidèle de ses droits, vrai Fils de l'homme et, comme tel, por-

<sup>1</sup> *Jean XIV, 21. — Matth. XVI, 24.*

<sup>2</sup> *Ps. II, 3.*

tant en son cœur, tous les besoins, toutes les misères de l'homme, il a entrepris la grande œuvre de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Il a proclamé au milieu des hommes la bonne, la réjouissante nouvelle du pardon des péchés pour tous les pécheurs qui se repentent et qui croient en son nom. Cette bonne nouvelle, il l'a confirmée par ses miracles, il l'a scellée de son sang, il l'a démontrée par sa résurrection. Mais en le faisant, il n'a pas supprimé les droits de Dieu, il leur a rendu le plus solennel hommage; il n'a pas aboli la loi, il l'a accomplie; il n'a pas porté atteinte à la souveraineté éternelle et absolue du Créateur sur ses créatures, il l'a au contraire garantie, restaurée : n'est-ce pas du Christ que nous avons appris à faire monter cette prière vers le trône de l'Éternel : « Que ton « règne vienne, que ta volonté soit faite sur la « terre comme au ciel...? »

Le joug de Jésus-Christ est donc le joug même de Dieu, joug légitime, joug sacré, joug unique — nous le verrons — mais joug cependant, joug difficile tout d'abord à accepter. Car nous ne pouvons nous abuser, mes frères, pour l'homme tel que le péché l'a fait, l'Évangile de Jésus-

Christ demeure en nos jours ce qu'il était au temps de l'Apôtre, un « scandale » et une « folie ». Les conditions d'entrée dans le Royaume de Dieu paraissent effrayantes à l'homme naturel : il lui en coûte de soumettre sa raison orgueilleuse aux révélations divines, d'humilier son cœur devant le Dieu saint et juste, de se laisser sauver par grâce, par pure grâce ; il lui en coûte de renoncer à toute justice propre, à toute gloire propre, à toute volonté propre ; il lui en coûte de se convertir, de naître de nouveau. Et pourtant, c'est là la seule voie de salut : « Si quelqu'un « ne naît de nouveau, a dit Jésus-Christ,<sup>1</sup> il ne « peut entrer dans le Royaume de Dieu ». Oh ! quel joug pesant et redoutable impose une sérieuse conversion, une nouvelle naissance !

Ajoutons d'ailleurs que ce joug à porter n'est pas d'un moment, d'un jour, d'une époque de la vie. Après être passé par la porte étroite, il faut suivre le chemin étroit, il faut continuer chaque jour sa marche, il faut chaque jour dépouiller le vicil homme, il faut obéir, il faut se sanctifier : « Celui qui persévéra jusqu'à la fin,

<sup>1</sup> Jean III, 3.

« celui-là sera sauvé.<sup>1</sup> » — « Mettez-vous bien dans l'esprit que vous êtes morts au péché et que vous êtes vivants à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.<sup>2</sup> » Ah! que sous prétexte de gagner à l'Évangile un plus grand nombre d'adhérents, on n'essaye pas de retrancher ou même de voiler cette face austère de la vérité et de la vie chrétienne; ce serait abaisser, ce serait ruiner l'Évangile, ce serait enlever au sel divin toute sa saveur. « Et si le sel perd sa saveur, avec quoi le salera-t-on? » Oui, le service du Seigneur est un joug.

Mais c'est le propre de l'Évangile de placer toujours dans ses appels la parole d'encouragement à côté de la parole de sévérité; aussi le Sauveur ajoute, et il nous sera doux de montrer après lui, que « ce joug est aisé et ce fardeau léger. »

Les preuves de cette consolante affirmation sont nombreuses; je me bornerai à vous en présenter quelques-unes.

<sup>1</sup> *Matth. X, 22.*

<sup>2</sup> *Rom. VI, 10.*

Remarquez en premier lieu, mes frères, que le joug du Seigneur, quand on a commencé à l'accepter décidément et sans arrière-pensée, nous délivre d'une foule d'autres jousgs qui pesaient sur le cœur et sur la vie de l'homme naturel.

On parle beaucoup, en nos jours, d'indépendance, tout le monde aspire à la posséder. Eh bien ! en réalité, l'indépendance absolue est une chimère ; chaque homme, à commencer par celui qui se croit le plus émancipé, est voué à la servitude. Saint Paul a dit <sup>1</sup> : « On est esclave de celui à qui l'on obéit. » A ce compte, mes frères, que d'esclaves parmi nous ! que de gens placés sous le joug ! — Laissons là les jousgs naturels, que les souffrances et les complications de la vie nous imposent à tous ; ne parlons pas non plus de tous ceux que le devoir et le dévouement nous font accepter ; ces jousgs-là sont légitimes et ils ne sont pas les plus difficiles à porter. Mais qui comptera tous les maîtres, tous les tyrans que les passions humaines suscitent de toutes parts ! Direz-vous qu'il est libre, affranchi de tout joug, cet homme que le culte

<sup>1</sup> Rom. VI, 16.

du dieu Mammon, l'esprit d'avarice et de cupidité anime et consume ? Et cet autre qu'une convoitise charnelle a mordu au cœur et qui n'a qu'une seule pensée, qu'un seul but, la jouissance ? Et ce troisième que dévore la soif des grandeurs, de la popularité, de la gloire humaine ? Et cet autre encore que l'opinion, qui a été si bien appelée « la reine du monde », tient enchaîné à son char ? Que penserons-nous aussi de cette multitude d'âmes qui sont la proie de la haine, de la colère, de l'esprit de vengeance, ou seulement de l'esprit d'envie et de jalousie ?... Libres, ces hommes-là ! Non, vous dis-je ; écoutez plutôt ce cri qui leur échappe à certains moments, quand la passion les saisit à la gorge : Je ne suis pas maître de moi ! c'est plus fort que moi ! — Ah ! elle est vraie, douloureusement vraie cette exclamation d'un chrétien : « Sainte liberté, où es-tu ? J'entends partout retentir ton nom sacré, je regarde autour de moi, et je ne vois partout que des esclaves. »

Or, mes frères, en présence de cette servitude universelle, qu'a fait le divin Libérateur ? Il n'est pas venu nous dire, remarquez-le bien : Soyez libres et, pour être libres, ne relevez que de

vous-mêmes ! c'eût été le plus sûr moyen de resserrer les chaînes de notre servitude ; il nous a dit : « Chargez-vous de mon joug ». C'est comme s'il disait : « Au lieu de ces maîtres divers que vous servez, acceptez-moi, acceptez Dieu pour votre seul Maître, et vous verrez bientôt disparaître tous ces jougs du monde qui vous écrasent. » Et ce qu'il promet, il l'accomplit. Quand, cédant à l'attrait du Père, une âme va au Fils et accepte son joug, la grande œuvre de libération s'accomplit pour elle. A mesure que se forme le lien spirituel qui l'unit au Seigneur, elle se détache, elle tombe et se brise la chaîne qui la rivait au monde ; alors, quelle simplicité, quelle grandeur, quelle unité dans la vie du croyant ! Il n'a plus vraiment qu'un seul maître qui lui commande, Jésus-Christ ; qu'une seule loi qui l'oblige, la loi de Dieu ; qu'un seul joug à subir, celui de la vérité et de la sainteté. Plus de divisions, plus de contradictions désormais dans sa vie intérieure : son cœur est d'accord avec sa conscience, sa volonté est en harmonie avec sa loi ; il aime ce qu'il doit aimer : le vrai et le bien ; il sert Celui qu'il doit servir : le Maître des cieux et de la terre, le Créateur et

le Rédempteur, Celui par qui et pour qui ont été créées toutes choses ! Oh ! quel affranchissement ! quelle délivrance ! La liberté, la vraie liberté morale, cette liberté qui peut remplacer toutes les autres et qu'aucune ne remplace, elle est là tout entière ; le vrai chrétien l'a conquise, il la possède ; il est libre !

Mais ne nous arrêtons pas, mes frères, à cette première considération. Pour mieux nous convaincre que le service du Seigneur est aisé, remontons jusqu'au mobile intérieur qui dirige le fidèle engagé dans ce service.

Ce mobile, vous l'avez déjà nommé : c'est l'amour, un amour de reconnaissance pour celui qui l'a aimé le premier et qui, en retour, réclame de lui l'obéissance. Oui, le disciple de Jésus-Christ a été enseigné à aimer Dieu et son Sauveur, « l'amour a été répandu dans son cœur par le Saint Esprit<sup>1</sup>, et c'est justement cet amour qui rend facile et doux ce joug qui semblait si dur à porter. En douteriez-vous ? Laissez-moi emprunter à la vie de famille une comparaison bien simple.

<sup>1</sup> Rom. V, 5.

Voici une jeune fille que l'amour du monde possède et subjugué. Dans ce tourbillon de fêtes et de plaisirs qui l'entraîne, ne lui parlez pas d'une vie sérieuse, toute consacrée au dévouement et au sacrifice; elle la trouverait impossible. Quelques années se sont écoulées, la jeune fille est devenue femme et la jeune femme est devenue mère, et déjà tout est changé. La voyez-vous retirée dans sa maison, passant ses jours et ses nuits auprès de ce berceau qui contient un petit enfant pâle et maladif. Est-elle un seul moment fatiguée de cette existence nouvelle qui forme un si frappant contraste avec celle qu'elle avait menée et peut-être avec celle qu'elle avait rêvée autrefois? Regrette-t-elle quelqu'une des joies de ce monde qu'elle a quitté? Oh! gardez-vous de le croire; elle donnerait tous les plaisirs de la terre pour la santé, pour un sourire de son enfant. Qu'est-ce donc qui a opéré dans son cœur une transformation si rapide et si profonde? Un sentiment, un seul, l'amour maternel. O vertu incomparable d'une affection humaine, quand elle a vraiment gagné et ravi notre cœur!

Eh bien! mes frères, aussi puissante, plus puis-

sante encore est sur l'âme régénérée la vertu de l'amour divin, de l'amour pour le Seigneur. Ah! qu'elle s'allume une fois en vous cette flamme céleste, qu'après avoir senti votre misère, après avoir contemplé sur la croix l'amour du Père et la grâce du Fils, vous commencez à aimer à votre tour le Dieu qui vous a sauvés, tout sera changé alors — je vous l'affirme — en vous et autour de vous. Cette vie chrétienne qui vous apparaissait de loin comme une vie attristée, sans intérêt et sans douceur, vous la trouverez bonne, vous la trouverez belle; cette loi de Dieu que vous redoutiez, que vous haïs-siez, vous l'accomplirez; ce joug qui vous sem-blait si difficile à subir, vous le recevrez sans murmure des mains de votre Sauveur, vous le mettrez joyeusement sur votre tête et sur vos épaules, vous le porterez avec fidélité et avec amour. « Tout est possible à celui qui croit », a dit le Seigneur<sup>1</sup>. — Tout est possible à celui qui aime, ajouterons-nous dans le même esprit, car « l'amour est l'accomplissement de la loi<sup>2</sup> » et

<sup>1</sup> *Marc IX, 23.*

<sup>2</sup> *Rom. XIII, 10.*

« pour celui qui aime Dieu, a dit Saint-Jean<sup>1</sup>,  
« ses commandements ne sont pas pénibles. »

Et pourtant, mes frères, il nous faut le reconnaître, il est dans la vie du disciple de Jésus-Christ, même le plus vivant, des heures sombres où les épreuves et les tentations semblent s'accumuler devant lui pour lui barrer le chemin, où l'amour de Dieu, cet amour qui est à la fois une lumière et une force, semble s'affaiblir dans son cœur. Oh ! comme alors il est tenté de trouver dur le joug du Christ et pesant son fardeau ! Comme il aurait besoin pour se relever et marcher en avant de la présence d'un ami sympathique et fidèle qui tout ensemble le soutienne et le console !

Eh bien ! mes frères, ce besoin peut être satisfait, ce soupir peut être exaucé. Cet ami, cet aide qui « surgit comme un frère au sein de la « détresse », qui partage avec nous le joug qu'il nous donne à porter, c'est le Seigneur lui-même. Déjà dans l'ancienne alliance, le prophète s'était écrié en parlant des rapports de Jéhovah avec son peuple :<sup>2</sup> « Dans toutes leurs angoisses, il a

<sup>1</sup> 1 Jean V, 3.

<sup>2</sup> És. LXIII, 9.

« été avec eux en angoisse, et l'ange de sa face les  
« a délivrés. » A l'entrée de la nouvelle, le Sau-  
veur dit aux siens au moment de monter au ciel<sup>1</sup> :  
« Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin  
« du monde. » Et après lui, un de ses disciples in-  
spirés a dit<sup>2</sup> : « Il a fallu qu'il fût semblable à  
« ses frères en toutes choses, afin qu'il fût un sou-  
« verain sacrificateur miséricordieux et fidèle, ...  
« car, ayant souffert lui-même et ayant été tenté,  
« il peut aussi secourir ceux qui sont tentés. »

Oui, chrétien qui traverses la nuée sombre de  
l'épreuve et qui te demandes avec effroi d'où te  
viendra la lumière et la force, ouvre les yeux  
de la foi et regarde. Ce Seigneur « à qui tu es »  
et que tu veux servir, il n'est pas seulement au  
ciel, il est sur la terre, il est près de toi.

« Non, dans les sombres jours de ta marche pénible,  
« Jamais ô racheté, tu n'es seul ici-bas ;  
« Ton Berger, ton Sauveur, se tient, quoique invisible,  
« Sans cesse à tes côtés et veille sur tes pas. »

Aie bon courage, mon frère, cet ami con-  
naît tes infirmités et il y compâtit ; il connaît

<sup>1</sup> *Matth.* XXVIII, 20.

<sup>2</sup> *Hebr.* II, 17.

le fardeau qui pèse sur tes épaules et il veut le porter avec toi. Ne crains point, ose tout lui dire, ose te jeter dans ses bras secourables, ose seulement crier à lui comme autrefois les disciples sur le lac de Génézareth : « Sauve-moi, je «péris!» Et à coup sûr tu l'entendras tôt ou tard dire à ton pauvre cœur agité : «Sois tranquille!» Tu sentiras ce cœur se relever et se raffermir, et tu pourras répéter alors la parole de l'Apôtre<sup>1</sup> : « Je puis tout par Christ qui me fortifie! »

Manque-t-il quelque chose à la démonstration que j'ai essayé de vous donner de la vérité de mon texte? Oui, sans doute et nul ne le sent plus que moi. — Eh bien, c'est vous que je charge de la compléter, chrétiens mes bien-aimés frères, vous qui avez déjà réellement et personnellement accepté le joug du Sauveur. Je sais bien que, si je pouvais vous interroger à cette heure, et si vous pouviez me répondre, vous ne me démentiriez pas, vous confirmeriez plutôt la parole du Maître, et vous vous associeriez à cette exclamation du Psalmiste que je li-

<sup>1</sup> *Philip. IV, 13.*

sais tout à l'heure : « Heureux sont ceux qui demeurent dans ta maison et qui te louent incessamment. <sup>1</sup> » Mais il faut faire plus et mieux encore : il vous faut rendre évidente, sensible à tous ceux qui l'ignorent, cette bienheureuse vérité en leur montrant dans toute votre personne, dans toute votre conduite la douceur, la beauté, l'excellence d'une vie passée au service du Seigneur. Disciples de Jésus-Christ, accomplissez cette noble tâche et, vous tenant comme Marie de Béthanie aux pieds de votre Maître, recevez de lui la vertu qu'il veut vous donner ; soyez vivants, soyez fidèles, soyez joyeux, — « joyeux dans l'espérance, patients dans la tribulation, persévérants dans la prière »<sup>2</sup> ; que tout en vous, vos paroles, vos actes, jusqu'à l'accent de votre voix et au regard de vos yeux, atteste devant tous qu'en vérité le service du Seigneur est le plus doux de tous les services.

Et vous, mes frères, qui n'avez point encore engagé votre cœur à ce service, vous surtout, jeunes gens qui, écoutant les nobles aspirations

<sup>1</sup> Ps. LXXXIV, 5.

<sup>2</sup> Rom. XII, 12.

de votre âme, voulez vous affranchir de toutes les servitudes et conquérir votre liberté morale, je vous conjure d'en faire dès maintenant l'essai, mais un essai loyal et sérieux; je vous exhorte à vous donner à Dieu et à Jésus-Christ dès les jours de votre jeunesse, « avant que les mauvais « jours viennent où vous direz: je n'y prends « point de plaisir.<sup>1</sup> » Au nom de la parole du Seigneur, au nom de l'expérience des chrétiens de tous les âges et de tous les temps, je vous l'affirme, si vous êtes fidèles, si vous persévérez dans cette voie, vous ne tarderez pas à savoir à votre tour que tous ceux que « le Fils affranchit » en se les assujettissant deviennent « véritablement libres<sup>2</sup>. »

Amen.

<sup>1</sup> *Eccl.* XII, 3.

<sup>2</sup> *Jean* VIII, 36.

